



## *Le Défouloir*

*par Aure Maria Audenaerd*

QUAND LA DÉLÉGUÉE DU PERSONNEL nous a annoncé que la direction prévoyait d'installer un « défouloir » dans les locaux de l'usine, j'ai cru à une mauvaise plaisanterie. Depuis plusieurs mois, nous travaillions à flux tendu et beaucoup de salariées souffraient de surmenage. Je me sentais moi-même à deux doigts du syndrome d'épuisement ; seul l'espoir d'une prochaine période d'accalmie me permettait de tenir. Or, la semaine précédente, nous avons reçu un mail du DRH nous avertissant que, suite à une augmentation inattendue du nombre de commandes, nous allions devoir augmenter encore les cadences. En réaction à ce coup de massue, deux collègues s'étaient mises en arrêt et j'avais songé, après avoir découvert qu'elles ne seraient pas remplacées, que nos journées de travail allaient être rallongées encore.

C'est donc dans ce contexte houleux que madame Stéphan, la directrice, avait fait le choix, comme seule réponse à la crise qui couvait, de nous gratifier de ce que les anglo-saxons appellent une *fury-room*. Pour celles et ceux qui l'ignorent, il s'agit d'un espace clos of-

frant aux salariés borderline le loisir de se passer les nerfs en détruisant tout ce qui y a été abandonné sciemment à cette intention (vaisselle, mobilier de bureau, etc.). En ce qui nous concerne, la direction s'est contentée de faire occulter, à l'aide de grandes tentures noires, les hautes vitres de la pièce qui se trouvait aux confins des ateliers et servait habituellement de salle de réunion. Ce qui se trouvait de l'autre côté ? Je dois dire que c'était la moindre de nos préoccupations. Nous n'ignorions rien de la propension des managers à imaginer des solutions pires encore que le mal qu'ils étaient censés prévenir ; mais cette fois la coupe était pleine.

Nous avons déserté nos postes de travail et, après avoir discuté une grande partie de la matinée, décidé de nous mettre en grève. C'est moi qui ai été chargée d'en aviser le DRH. Je lui ai adressé un mail aussi froid que celui que nous avons reçu de sa part. J'y faisais notamment état de nos revendications qui comptaient l'embauche d'au moins deux intérimaires, le compte précis des heures supplémentaires et la désinstallation de ce défouloir dont la présence nous paraissait une insulte au droit du travail. Quelques minutes plus tard, le DRH, plus glacial encore, me répondait qu'il allait transmettre nos griefs à la directrice. Pour ce qui était du défouloir, toutefois, il nous invitait, avant tout jugement précipité, à aller voir de quoi il retournait, afin de ne pas passer à côté de ce qu'il considérait, pour sa

part, comme un précieux outil de paix sociale.

Aucune collègue ne se sentant d'humeur à aller pousser la porte de cette pièce à la douteuse fonction, c'est encore moi qui me suis désignée, dans l'idée de prendre quelques clichés que nous pourrions envoyer ensuite à la presse. Les ateliers désertés, les lieux étaient plongés dans un épais silence qui m'a raidi la nuque. J'ai poussé la porte de la pièce en question, qui était entrouverte, et celle-ci s'est refermée dans mon dos. J'ai cru un instant que j'allais me retrouver dans le noir, mais un spot s'est allumé, éclairant le mur qui me faisait face.

Si je m'attendais à quelque chose de cet acabit, je n'en ai pas moins sursauté. Mis en valeur par un imposant cadre en bois doré se tenait le portrait en buste de la directrice. Je n'avais vu cette dernière de mes yeux qu'une demi-douzaine de fois, à l'occasion de ces discours pompeux qu'elle nous infligeait une fois l'an, et elle m'avait toujours fait une détestable impression. De quelques années seulement mon aînée, tout en elle respirait le goût du pouvoir et de l'argent.

Or le portrait que j'avais devant moi la présentait sous un jour inattendu. Son visage, d'un ovale parfait, était enveloppé par les volutes serpentines d'une magnifique chevelure rousse que je ne connaissais que sévèrement contrainte dans un chignon de mégère. Son cou élongé, d'un bel ivoire, venait à la rencontre de deux

épaules dénudées sur lesquels se refermait la bordure du tableau. J'ai dégluti avec peine, saisie par cette représentation d'un suffocant réalisme. J'étais en train de me souvenir des motivations qui m'avaient conduites jusque-là quand j'ai aperçu les fléchettes, posées sur un fauteuil de bar. Manifestement, on avait jugé que quelques tirs d'agrément allaient suffire à décharger la colère que les salariées nourrissaient à l'égard de leur cheffe.

J'ai saisi une fléchette, dont j'ai fait aller et venir le délicat empennage, probablement en plumes naturelles, sur le bout de mes doigts. La pointe en métal renvoyait la lumière et, sans y penser, j'ai lancé le projectile sur le portrait de madame Stéphan. Mon expérience à ce jeu d'adresse remontait à mon adolescence, mais la fléchette s'est impeccablement plantée dans une joue à la couleur fruitée. Je dois dire que je ne m'attendais pas à une telle satisfaction. J'ai saisi les autres fléchettes et je les ai lancées à leur tour – pam ! pam ! pam ! –, le corps progressivement envahi par un plaisir coupable.

L'esprit allégé, je m'apprêtais à aller arracher les projectiles à leur cible, quand le spot qui éclairait le portrait s'est brusquement éteint et deux autres, situés sur les murs latéraux, se sont allumés à la place. J'ai arrêté de respirer. Au fond de la pièce, sur ma gauche, devant une immense draperie qui coulait du plafonnier, se trouvait une statue grandeur nature à l'effigie de la directrice. Si

le réalisme du portrait m'avait déjà paru confondant, il frisait cette fois l'indécence.

Un épais bouquet de cheveux roux retombait librement dans le dos de ce sosie de cire, quelques mèches bouclées, effrontément échappées de cette masse, se dénouant sur sa poitrine. Telle qu'elle se présentait à moi, madame Stéphan était vêtue d'une veste et d'une jupe de tailleur d'un horrible vert-de-gris, et ses longues jambes étaient enveloppées de bas noirs. Mais alors que, dans la réalité, son allure m'avait toujours paru incroyablement sèche et guindée, comme si elle avait un balais quelque part, on eût dit, dans ce secret alcôve, que les lignes de son corps n'étaient que bonté et offrande. J'ai songé que, au vu de la situation, cette générosité, cette candeur même, aussi ouvertement exhibées, avaient quelque chose d'incontestablement obscène.

À gauche du mannequin, on avait installé un présentoir sur lequel trônaient de multiples objets au milieu desquels j'ai reconnu un club de golf et une batte de base-ball. Les règles étaient on ne peut plus limpides. En guise de défoulement, on nous donnait ici, à l'abri des regards, et de manière toute symbolique, l'opportunité de passer notre détestable PDG à tabac. Je me suis avancée de quelques pas. Un instant je me suis demandé quelle arme j'allais saisir, et puis le motif de m'a présence m'est revenu en tête.

Tout en brandissant l'objectif de mon smartphone,

je me suis approchée encore et, dans un geste non prémédité, j'ai giflé la directrice. Sa tête a brusquement pivoté, puis elle a repris sa position initiale. Je m'apprêtais à lever de nouveau ma main, pour réitérer ce geste somme toute libérateur, quand j'ai remarqué que sa joue avait changée de teinte. D'abord d'un très léger carmin, elle donnait à présent dans le magenta. Je me suis demandé quel genre de latex ou de silicone pouvait avoir ce genre de propriétés, confiante toutefois dans l'inventivité des concepteurs de matériaux innovants.

Curieuse de savoir jusqu'où ce double, abandonné à nos humeurs, pousserait le réalisme, j'ai serré le poing et, traversée par un élan d'excitation, je l'ai frappé sous l'arcade sourcilière. Son crâne, propulsé en arrière, a émis un horrible craquement au niveau de la nuque, et quand il a enfin repris sa posture par défaut, son orbite arborait déjà un joli hématome. Je me suis massée les phalanges, qui avaient elles aussi souffert du choc. Mon regard a glissé sur la joue du mannequin, puis sur son menton, avant de descendre le long de ce cou vulnérable qui, je devais bien l'avouer, était une vraie invitation à la brutalité.

J'ai fait un pas encore, afin d'examiner de près la texture de cette peau artificielle qui paraissait plus vraie que nature. Du fait de l'éclairage direct, elle paraissait légèrement satinée. J'ai posé mon doigt à la base du cou de la directrice, presque à la naissance de sa clavi-

cule. La peau était chaude. Pas seulement tiède, non, chaude – d'une chaleur de corps humain. J'ai examiné le sol. En l'absence de câble permettant de l'alimenter en électricité, j'ai supposé que ce déconcertant automate devait fonctionner sur batteries.

J'avais mon compte de sensations fortes, il me paraissait inutile d'aller jusqu'au bout de ce jeu pervers. Cependant, une curieuse idée m'a envahi l'esprit. Sur toutes les parties à nu, autrement dit son visage et ses mains, la peau synthétique de la poupée moulée était d'un réalisme à toute épreuve. Mais qu'en était-il des parties qui se trouvaient sous ses vêtements ?

Je me suis approchée à nouveau et, sans être tout à fait certaine, à la réflexion, que je n'étais pas observée de l'extérieur, j'ai ôté la veste du mannequin, puis déboutonné son chemisier blanc. Dessous, je m'attendais à trouver quelque chose de grossier comme un buste de couturière. Quelle ne fût pas ma surprise de découvrir que le torse de la directrice était aussi bien façonné, sinon plus artistement encore, que son visage.

Ses seins, pressés l'un contre l'autre, semblaient vouloir s'échapper par le haut des imposants bonnets de son soutien-gorge noir. En-dessous, sa taille à la plastique impeccable se resserrait admirablement avant de s'évaser subitement au niveau des hanches, dissimulant une croupe arrondie. Au milieu de ce tableau, la spirale de son nombril était entourée d'un délicat duvet sombre

qui, comme un point d'interrogation, disparaissait dans la ceinture de sa jupe.

Pour en avoir le cœur net, j'ai entrepris de lui ôter son soutien-gorge. J'en ai d'abord baissé les bretelles finement brodées ; puis, après m'être plaquée contre ces généreuses prothèses mammaires, j'en ai dégrafé les ailes arrière. J'ai fait un pas de recul. Le soutien-gorge est tombé et les seins se sont écartés en conservant leur pose altière, comme si, malgré leur masse pleine, ils parvenaient à échapper aux lois de la pesanteur. Les pointes de leurs tétons, aux contours légèrement renflés, me narguaient. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment perdu le contrôle. Je me suis jetée sur celui de droite après en avoir empoigné la volumineuse mamelle et je l'ai mordu férocement. Il m'a semblé que le mannequin tressaillait. J'ai affermi ma prise, songeant que j'allais déchirer le silicone ou cette mystérieuse matière qui imitait si bien l'épiderme féminin. Sous la pression de mes dents, toutefois, le téton s'est durci. J'ai serré encore, mais le fruit que j'avais dans la bouche était à présent d'une solidité de pierre. Alors, d'un revers de mâchoire, j'ai tiré de toutes mes forces, dans l'intention, en l'arrachant, de révéler enfin la secrète mécanique de cette infâme marionnette. Malheureusement ma proie m'a échappé et le sein, après avoir frétilé quelques instants, a retrouvé son aplomb vainqueur.

J'étais en rage. Du fait de l'élévation de la tempéra-

ture, de minuscules gouttelettes de condensation perlaient sur le visage de la directrice. D'un geste incontrôlé j'ai arraché sa jupe, mettant à jour un provocant portejarretelles. Là où il y aurait dû avoir une culotte s'étalait une longue bande de fourrure brune, comme si le fabricant s'était contenté, en guise de toison, de coller un rectangle de peau de mouton. Une longue fente rose s'ouvrait toutefois entre ces boucles, luisante comme une plaie à la tête, et l'instant d'après, un liquide épais s'est en échappé, ruisselant sur la tenture qui se trouvait au sol.

Je suis restée là un moment à observer la scène, mes cuisses pressées l'une contre l'autre. Je n'étais plus moi-même. J'avais envie de tout vandaliser. Mon attention est revenue sur le présentoir et j'y ai aperçu un fouet. Sans réfléchir, j'en ai saisi le manche et fait claquer les lanières au sol. Comme s'il réclamait un tel châtiment, le derrière de la directrice s'est imperceptiblement soulevé. Je me suis déportée sur ma gauche et j'ai lancé sauvagement le fouet contre ses fesses gourmandes, récompensant ces dernières d'une magnifique marbrure rouge. Alors j'ai recommencé mon geste, encore et encore, zébrant progressivement le cul de madame Stéphan de longues traînées écarlates. Une incomparable sensation de chaleur avait commencé à m'envahir le bas du ventre et je n'ai arrêté de lui délivrer cette correction qu'au moment où mes yeux se sont à nouveau posés sur

la batte de base-ball.

Me dessaisissant de la flagelle, j'ai arrachée celle-là au présentoir avec une ardeur que je ne me reconnaissais pas, et après m'être agenouillée devant le mannequin, j'en ai introduit la poignée dans cet écrin poisseux qui s'ouvrait entre ses cuisses. L'automate m'a donné l'impression de se cambrer.

J'ai ressorti la batte, qui dégoulinait à présent d'une sève odorante, et je l'ai enfoncée de plus belle. J'ai réitéré cette opération plusieurs fois avant de m'aviser que, de mon autre main, j'étais en train de me frotter compulsivement l'entrejambe. Je suis toutefois revenue à ma tâche. À présent, la batte était plantée jusqu'à la manche dans le corps de madame Stéphan, disparaissant dans ce luxuriant buisson de boucles soyeuses. Mon smartphone, dont j'avais oublié l'existence, gisait à mes pieds. En tirant mon instrument de torture, j'ai encore eu le sentiment que la statue se cabrait, comme si elle réclamait l'entière possession de cette pièce de bois. J'ai jaugé un instant le gourdin, je l'ai fait pivoter, et cette fois c'est le baril que j'ai posé contre ses lèvres palpitantes. Je pensais que j'aurais eu à forcer, pour lui en faire franchir le pas, ce qui n'aurait rien ôté à ma jouissance ; mais, comme une bouche vorace, elles se sont écartées d'elles-mêmes et l'ont gobé goulûment. La voie était faite, je n'avais plus qu'à pousser et pousser encore. Quand les deux-tiers de la batte se sont retrouvés fichés

dans les entrailles du mannequin, celui-ci a laissé échapper un cri aigu. J'ai crié à mon tour, de plaisir au moins autant que de surprise, avant de sortir lentement de ma transe. Mon entrejambe me démangeait encore terriblement, mais j'ai saisi mon smartphone et j'ai reculé de quelques pas, abandonnant la statue de cire avec ce pieu planté dans le corps.

Je jetais un dernier regard à cette fascinante poupée moulée, quand celle-ci s'est ranimée et penchée en avant pour extraire de son intimité le gourdin que j'y avais enfoncé. Puis c'est la voix de la directrice, impérieuse comme jamais, qui a résonné à travers la pièce.

« À présent, a-t-elle ordonné, dépêchez-vous de vous remettre au travail ! »

